

—Te marier ce matin ? répéta le prêtre avec surprise.

—Voilà la chose ! Vous allez me dire que ce n'est pas le moment. Pourtant, je puis être tué dans la bagarre, et le père se fait vieux.... Ma pauvre mère est morte, monsieur le recteur ; si Marie était une fois ma femme, le père ne resterait pas tout seul.

—Tu es un brave enfant, Jacques ; mais.... ton père consent-il ?

—Pour ça, voilà mon oncle qui le sait bien.... D'ailleurs, nos bans sont publiés ; quant à Marie, elle m'attend à la porte.

—Qu'elle vienne ! " dit l'abbé Saulnier.

Jacques se précipita sur la main du prêtre qu'il baissa avec transport.

Une heure après, la messe de mariage se célébrait dans la demeure de Cathelineau. C'était là, s'il en fut jamais, une austère cérémonie. D'autres s'unissent pour vivre ensemble, heureux ; ici, le mariage était un adieu. La fiancée pleurait ; l'époux, avant de prononcer le serment conjugal, n'avait-il pas fait, en épousant le glaive, un autre et plus solennel serment ? L'union consommée, au lieu d'être reconduits en pompe à la demeure commune, les deux mariés se séparèrent. Marie suivit ses compagnes ; Jacques lui mit un baiser au front et prit rang parmi ses frères.

" A présent, se dit-il, le père a deux enfants ; il n'y en a qu'un à se battre ; il aura quelqu'un pour l'aimer sur ses vieux jours."

Les gars du Pin-en-Mange étaient au nombre de cent, à peu près. C'était, pour approcher aussi près que possible de la vérité, sans avoir recours au néologisme, c'était l'armée officielle de la Vendée ; les insurgés de Saint-Florent, enfants perdus, sans chef reconnu, sans but précis, ne faisaient pas régulièrement partie de l'association. Cathelineau ! voilà la souche réelle, unique de la grande armée royale.

La troupe se rendit processionnellement, escortée de toute la population du village, sur la place de la paroisse. Cathelineau monta sur les degrés de la croix du cimetière, et prononça un discours. Fussions-nous Tite-Live, nous ne nous permettrions point de composer à froid une harangue pour remplacer les paroles du chef vendéen. La tradition ne les a point conservés. Ce dut être d'ailleurs une de ces improvisations courtes, rapides, dont le geste et la profonde sympathie, qui lie l'auditoire à l'orateur, font la principale force : soit dit en passant, si les grands hommes de l'antiquité prononcèrent réellement en temps et lieu les triomphantes harangues que les historiens leur prêtent si généreu-

sement, il faut croire que les jours avaient alors trente-six heures ou que les batailles ne duraient que dix minutes.

Une croix fut bénie par l'abbé Saulnier entre les mains de Cathelineau ; lorsque cette croix se releva pour rester désormais, en guise de bannière, au milieu des rangs vendéens, un inexprimable enthousiasme fit battre le cœur du plus faible. Au moment où se donna le signal du départ, Cathelineau passa son chapelet autour de son cou ; cela remplaçait, jusqu'à nouvel ordre, les épaulettes de lieutenant général.

Vers dix heures du matin, la troupe se mit en marche. La foule l'accompagna jusqu'à l'extrémité du village. Là, Cathelineau, donnant l'exemple, serra sa femme et ses enfants contre sa poitrine, et prononça l'adieu. Bien des larmes furent répandues en ce moment. Longtemps après que le dernier Vendéen eut disparu au détour de la route, les femmes restèrent, écoutant les bruits de la marche, et faisant des vœux pour le retour.

" Que la volonté de Dieu soit faite ! " dit enfin René, qui avait trouvé la résignation dans la prière.

Et toutes reprirent le chemin de leurs cabanes solitaires.

PAUL FÉVAL.

(A continuer.)

## JOURNAL HISTORIQUE.

### La destruction des Hurons.

A l'occasion d'une découverte faite dans l'Isle St. Joseph, AUJOURD'HUI CHARITY'S ISLAND.

[Suite.]

Le 14 juin [1] de l'année 1649, les Missionnaires et les autres Français, pour mieux cacher leur retraite, montèrent, à 5 heures du soir, sur un radeau construit de leurs mains et s'avancèrent sur le Grand Lac avec leur petit bagage, en se dirigeant à force de rames vers l'Isle St. Joseph [2]. Ils voyagèrent toute la nuit, et arrivèrent fort heureusement, le lendemain matin, au rivage désiré. Ils virent en peu de temps plus de 300 familles se grouper autour d'eux. Ces infortunés, tristes débris d'un

(1) Le P. Charlevoix dit, le 25 mai. Nous avons mieux aimé suivre la Relation de ces événements imprimée en 1649.

(2) Avant que l'Isle, qui donne occasion à cet article, eût été appelée St. Joseph, deux villages Hurons, sur la terre-ferme voisine, avaient reçu successivement ce nom des missionnaires par dévotion pour le principal patron de ce pays. Le premier était Ibonatiria, où le P. de Brebeuf établit en 1634, la première mission stable, qu'il fallut abandonner en 1628, parce que la contagion l'avait presque entièrement dépeuplée : le second était Teanoustyac, à 7 lieues de Ibonatiria. C'était un village très-fortifié, le plus considérable du pays et le plus voisin des Iroquois.

vaste naufrage, furent recueillis sur cette terre hospitalière, où la religion les entourait de ses consolations et de ses sollicitudes.

Les Missionnaires se mirent aussitôt à l'œuvre pour se garantir d'une invasion ennemie. Ils tracèrent le plan d'un fort flanqué de 4 bastions réguliers. On le vit bientôt s'élever sur la rive méridionale de l'île, près du lieu qui semblait le plus favorable à un débarquement. Ses murs en pierre, hauts de près de 14 pieds, ses nombreuses meurtrières qui permettaient de le garnir de défenseurs, et son fossé profond le mettaient à l'abri, surtout de la part des barbares, du feu, de la sape, ou de l'escalade.

Ce n'était pas assez de cette sage précaution, il fallait couvrir aussi par quelques ouvrages avancés le village de Hurons, qui devenait chaque jour plus considérable. On vit bientôt en effet cent vastes cabanes à berceau, réunies sur un plateau voisin. Chacune d'elles renfermait selon l'usage de ce peuple, 8 et quelquefois 10 familles, c'est-à-dire 60 à 80 personnes. Quelques bastions détachés furent jetés sur les points les plus avantageux, pour protéger cette nombreuse population, et les Missionnaires réglèrent avec ordre le système de la défense dont toute la disposition fut abandonnée aux Français.

Toutes ces mesures très-efficaces contre un fléau plus terrible peut-être encore ; c'était la famine, qui allait dans les intervalles de trêve, que leur laissait leur implacable ennemi, achever de les ruiner. En effet pendant le reste de l'Été, ces infortunés, privés presque entièrement de la chasse et de la pêche dans la crainte de l'Iroquois, n'avaient vécu que de racines et de fruits recueillis dans les bois voisins ; mais quand l'hiver approcha avec sa rigueur accoutumée, le tableau devint affreux. Les campagnes n'offraient plus de ressources à cette foule affamée. Toutes les provisions ne consistaient que dans une petite quantité de glands que les Missionnaires distribuaient avec mesure, pour pouvoir assister tout le monde, et prolonger leur vie jusqu'au printemps suivant : Les Relations contemporaines nous font le récit détaillé des souffrances de ce peuple réduit à la dernière extrémité. " Les plus dégoûtantes ordures, raconte le P. Ragueneau témoin oculaire de tous ces malheurs, des chiens, tout ce qui tombait sous leurs mains leur servait d'aliment. Ils ressemblaient tous à des squelettes vivants. " Quoique les Hurons avari d'être Chrétiens, ne regardassent pas comme un péché de manger leurs ennemis, pas plus que de les tuer, cependant ils avaient autant d'horreur de manger de la chair humaine. " Mais ici tout céda à l'impérieuse nécessité du premier des besoins. Les liens de pitié et du sang n'étaient même plus respectés. On en a vu déterrer des cadavres pour se nourrir de leurs chairs corrompues. On a vu des mères dévorer leurs enfants morts sur leur sein faute de nourriture, et des enfants se jeter sur les cadavres des auteurs de leurs jours pour se nourrir encore une fois de leur substance. La mort commença bientôt ses ravages. Ils furent terribles, surtout quand la maladie contagieuse, compagne ordinaire de la famine, se jeta sur cette